NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

104 N° 2 1982

Dieu au plus haut des cieux

Michel CORBIN (s.j.)

p. 175 - 188

https://www.nrt.be/fr/articles/dieu-au-plus-haut-des-cieux-936

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Dieu au plus haut des cieux

I. — ARGUMENT

Qui peut parler de Dieu s'« Il habite la lumière inaccessible » (*1 Tm 6*, 16) ? Le même saint Paul dit ailleurs : « Nous croyons et c'est pourquoi nous parlons » (*2 Co 4*, 13). La foi donne *de* parler, qui est renoncement à toute saisie ou compréhension adéquate ; la foi donne *à* parler, qui permet cette simple proposition : *la confession de Jésus de Nazareth comme « Fils du Dieu vivant »* (*Mt 16*, 16), en laquelle réside l'originalité de l'annonce que l'Eglise fait du Règne de Dieu, *est la reconnaissance de la Sur-transcendance de Dieu.* Loin d'être blasphème ou idolâtrie, comme le pensent juifs et musulmans, elle est *redoublement* de la transcendance, passage de la transcendance à la Sur-transcendance, ouverture sur la Hauteur au-delà de toute hauteur. Sur-éminence du Très-Haut ! En approchant ce mystérieux redoublement, la foi entend ce que les Ecritures saintes lui transmettent dans l'Eglise :

> Tandis que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous prêchons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs comme Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes (*1 Co 1*, 22-25).

Un tel chemin d'intelligence de la foi sera attentif à la signification du geste plus que quotidien des chrétiens, au signe de la croix où une parole, énonçant les trois Noms de Père, Fils et Esprit Saint, sous lesquels Dieu s'est révélé comme Dieu en sauvant l'homme, s'associe un geste corporel qui rappelle un événement unique de notre histoire. Cette liaison est l'unité inséparable : 1° de la question de Dieu, qui concerne tout homme en son humanité ; 2° de l'affirmation de la filiation divine de Jésus, qui distingue le chrétien du non-chrétien ; 3° de la confession trinitaire, qui recueille la modification que la foi en l'humanité de Dieu fait subir à toute parole sur la divinité de Dieu. Par là, le chemin de pensée s'efforcera d'interpréter la croix de Jésus, non comme un quelconque événement, intégrable dans une vision universelle et générale de l'histoire, mais comme *l'Evénement de Dieu,* don de sa Gloire et ouverture ultime de son Cœur pour les hommes (*Jn 19*, 37). L'Evénement de la Croix est

l'être et la manifestation de Dieu toujours plus grand, cela dont plus grand ne puisse être pensé, l'Inouï de Dieu au sens où saint Paul peut dire :

> Nous annonçons ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui L'aiment *(1 Co 2,* 9).

II. — FOI ET INCROYANCE

Puisque la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu est écrite en des livres « pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » *(Jn 20,* 31), tout homme à qui l'Evangile est proclamé se trouve nécessairement placé sous l'unique question : qui est Jésus pour toi ? La question lui est adressée au présent, *hodie,* et lui rend présente la question qu'autrefois, *in illo tempore,* Jésus posa à ses disciples en un moment décisif de leur chemin commun. Lisons le récit dans la version de saint Luc et convenons de le disposer typographiquement de telle sorte qu'apparaisse avec clarté sa structure littéraire :

1 = v.18a : Il advint, comme Jésus était à prier, seul, n'ayant avec lui que ses disciples...

2 = v.18b.19 : ... qu'il les interrogea en disant :
« Qui suis-je au dire des foules ? »
Ils répondirent :
« Jean le Baptiste ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres, un des anciens prophètes est ressuscité. »

3 = v.20 : Mais il leur dit :
« Qui dites-vous que je suis ? »
Pierre répondit :
« Le Christ de Dieu. »

4 = v.21.22 : Mais il leur enjoignit et prescrivit de ne le dire à personne, en expliquant : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué et que, le troisième jour, il ressuscite. »

Le sens articulé par la structure tient dans l'opposition des deux réponses de la foule et de Pierre à la même question sur l'identité de Jésus : un des anciens prophètes revenu à la vie, le Christ de Dieu. Seule la dernière identification ouvre l'annonce explicite, la première que Jésus fasse, de son mystère pascal de mort et de vie. Comment en effet qualifier le face à face des deux réponses, sinon comme l'opposition de l'incroyance et de la foi ? Peu auparavant, Jésus a répondu à ses disciples qui lui demandaient le sens de la parabole du semeur : « A *vous* il a été donné de connaître les mystères du Règne de Dieu ; mais, pour *les autres,* c'est en paraboles, de sorte

qu'ils voient sans voir et entendent sans entendre » (*8*, 10). Parce qu'ils connaissent tandis que la foule ne connaît pas, les disciples s'avancent *plus loin* vers la reconnaissance de Jésus. Ils vont où ne va pas la foule de sorte que l'opposition contient un « plus » et un « non », ce qui se nomme : *négation par transcendance*.

La foule demeure fixée sur ce qu'elle dit après le miracle de Naïm : « UN grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple » (*7*, 16), elle n'abandonne pas ce qu'elle pense savoir des rapports les plus hauts entre un homme et Dieu : l'envoi pour porter la Parole et parler « au nom de Dieu ». Pierre, au contraire, rejoint ce qui fut proclamé d'en haut au moment de la Nativité : « le Christ Seigneur » (*2*, 11), « le Christ du Seigneur » (*2*, 26). Ayant tout quitté pour suivre Jésus sur son chemin (*5*, 11), s'élançant vers ce qui lui demeure inconnu, il accueille *l'unicité* d'une relation entre Jésus et Dieu qui surpasse toutes les images disponibles. En ce dépassement du bien connu, ouverture à l'avenir de Dieu en et par Jésus, il anticipe la foi pascale et recueille la révélation voilée que Jésus a faite de lui-même en multipliant les cinq pains et les deux poissons. Le « plus » de sa foi correspond à la démesure du don de Dieu par rapport à tout pouvoir d'homme et la démesure se symbolise dans les douze couffins de restes après que les cinq mille furent rassasiés. Ainsi la nourriture divine, qui est la personne même de Jésus en tant que tournée vers le Père, excède tout rassasiement possible. Sur-abondance, sur-plénitude de Dieu !

III. — GÉNÉRATION DU FILS ET INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE DIEU

Est-il possible de préciser le mode propre de la négation par transcendance ? Si la foule émet l'opinion que Jésus puisse être Jean revenu à la vie, le récit renvoie nécessairement au témoignage que Jésus rendit le jour où les envoyés du Baptiste vinrent le questionner : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » (*Lc 7*, 19). Alors Jésus retourna la perspective et situa Jean par rapport à lui-même, comme son Précurseur :

> Qu'êtes-vous allés voir ? UN prophète ? Oui, je vous le dis, et *plus qu'*un prophète. C'est celui dont il est écrit : « Voici que j'envoie mon messager en avant de toi pour préparer ta route devant toi » (*Mal 3*, 1). Je vous le dis : de *plus grand que* Jean parmi les enfants des hommes, il n'y en a pas ; et cependant *le plus petit* dans le Royaume de Dieu est *plus grand que* lui (*7*, 26-28).

Quel est ce plus petit qui est plus grand que le plus grand, plus grand que Jean qui est déjà plus qu'un prophète ? D'après ce que

Jésus dit plus tard en accueillant les enfants (*9, 48*) et en servant les siens à la Cène (*22, 27*), ce ne peut être que Jésus lui-même. En lui, le plus petit qui est plus que plus grand, l'attente d'Israël trouve son remplissement et son dépassement, c'est-à-dire son sur-accomplissement (*4, 21*) ; en lui les paroles divines que consignait l'Ancien Testament deviennent la parole que Dieu lui adresse en se prenant lui-même à témoin, en se parlant à lui-même. Jésus est le Fils, *Dieu dans sa deuxième manière d'être Dieu*, Dieu pour ainsi dire dédoublé quand Il rencontre l'homme, converse et réside avec lui.

En visant celui qui surpasse toute identification humaine, le « plus » de la foi se redouble : plus que tout plus, et se renverse : plus grand qui est plus petit. Saint Paul l'atteste : « Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes. » Pour que le faible soit plus fort que le fort, et le fou plus sage que le sage, il faut logiquement que le renversement du fort en faible et du sage en fou soit en même temps le redoublement du fort et du sage. Se redoublant de manière non quantitative, le « plus » de la foi est bien *négation* par transcendance qui s'exerce sur elle-même en s'exerçant sur toute affirmation et exclut son inévitable localisation dans le langage qui l'énonce. L'homme peut en effet imaginer le simple « plus », mais le « plus » de la foi nie et dépasse cette réduction de soi-même. Dieu peut être dit résider « aux cieux » (*Mt 6, 9*), plus haut que notre terre, mais ce « plus haut » échappe si bien à tout lieu que saint Luc a raison de dire, devant Jésus couché dans la crèche (*2, 14*) ou entrant à Jérusalem (*19, 38*), qu'Il est « au plus haut des cieux ». Pareil redoublement linguistique se retrouve dans les formules continuelles de la Tradition : *Dieu est au-dessus de ce que nous disons ou pensons de Dieu* [1].

Si l'identification de Jésus par la foi s'accomplit sous mode de redoublement et de renversement, si la confession de Pierre est confirmée, huit jours après, par la voix céleste qui se fait entendre à la Transfiguration : « Celui-ci est mon Fils, l'Elu, écoutez-le » (*Lc 9, 35*), il est permis de conclure : attribuer à Jésus, *en sa relation au Père*, le sur-plus par rapport à toute image connue de l'homme est confesser sa filiation divine, lui reconnaître « le Nom qui est au-dessus de tout nom » (*Ph 2, 9*) et reprendre les affirmations des premiers conciles œcuméniques sur sa *consubstantialité* avec le Père, *Dieu dans sa première manière d'être Dieu*. Car une superposition formelle est possible entre le mouvement que trace la foi en Jésus et celui de toutes les propositions humaines qui attribuent

1. Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique* Ia, q.1, art. 9, 2um.

une dénomination à Dieu, elle peut s'appeler *homologie* et se lire dans la mise en parallèle de deux courts passages du Pseudo-Denys sur la ténèbre mystique et l'indicibilité du mystère de Jésus :

... S'il convient d'attribuer (à la Théarchie) et d'*affirmer* d'elle tout ce qui se dit des étants, parce qu'elle est leur Cause à tous, il convient *davantage* encore de *nier* d'elle tous ces attributs, parce qu'elle transcende tout étant, sans croire pour autant que les négations contredisent aux affirmations, mais qu'en soi elle demeure parfaitement transcendante à toute privation, puisqu'elle se situe *au-delà de toute position soit affirmative soit négative* [2].

... Le Suressentiel a renoncé à son mystère et s'est manifesté à nous en assumant une essence humaine. Malgré cette manifestation ou plutôt, pour parler un langage *plus divin*, au cœur même de cette manifestation, il n'en garde pas moins son mystère. Car le mystère de Jésus est *resté caché*. Tel qu'il est en soi-même, aucune raison ni aucune intelligence n'en sont venues à bout. Quoi qu'on dise de lui, il demeure *indicible* ; de quelque façon qu'on le comprenne, il demeure inconnaissable [3].

Il y a parallélisme de *mouvement* entre les deux colonnes, entre les trois moments de la *via ad Deum* (affirmation, négation par transcendance, suréminence comme « au-delà de toute position soit affirmative soit négative ») et le mystère de Jésus reconnu manifestation cachée de Dieu comme Dieu caché. L'homologie joue au niveau du *dire* et non du *dit*, du mouvement et non du concept ou de l'image, radicalement mis en cause.

Comment recevoir cette opération de pensée qui joue dans tous les grands textes de la Tradition, sinon en prolongeant leur intention profonde et en renonçant délibérément à parler de Dieu en faisant abstraction, même méthodologique, de l'Evénement de Jésus ? Les Pères associent de manière *topique* le redoublement de la transcendance à l'incompréhensibilité de la génération éternelle d'un Fils en Dieu [4], ils rassemblent sous la personne du Père toutes les perfections que les idées du temps attribuent à Dieu, puis parlent du Fils comme si sa relation au Père creusait l'incompréhensibilité divine, *comme si Dieu était plus Dieu en engendrant un Fils qui administre dans le monde sa monarchie*. Au redoublement de la négation par transcendance dans la voie qui mène l'homme vers Dieu correspond ainsi comme un redoublement de Dieu — *repetitio æternitatis in æternitate* [5] — où Dieu est deux fois le même en deux manières différentes d'être Dieu. Cette correspondance, impensée comme telle dans la Tradition qui lit l'Ecriture pour l'Eglise, peut être

2. Denys l'Aréopagite, *Théologie mystique* I,2 ; *PG* 3/1000A.
3. *Lettre* III, *PG* 3/1069B.
4. Cyrille d'Alexandrie, IIe *Dialogue sur la Trinité*, *SC* 231, p. 300 s.
5. Anselme de Cantorbéry, *Epistola de incarnatione verbi*, XV ; Schmitt II, p. 33.

nommée : *entre-appartenance de la divinité et de la révélation de Dieu,* ajointement mutuel, au-delà de toutes les distinctions coutumières de la réflexion, entre son être et sa manifestation. Dieu n'est pas *d'abord* Dieu *en soi,* et *ensuite* Dieu pour *nous* : dans l'incompréhensibilité de son libre amour, Il est, de toujours à toujours, le Père *de* Notre Seigneur Jésus Christ et, ainsi, *notre* Père. L'entre-appartenance est un autre nom possible de l'Alliance :

> Le Père n'a pas fait passer le Fils du non-être à l'être, ni n'a conduit quelqu'un qui n'existait pas à l'adoption ; mais le Père qui est éternel a engendré, de toute éternité et ineffablement, un Fils unique seulement, sans frères. Il n'y a pas non plus deux commencements : mais le Père, tête du Fils, est l'unique commencement. Car *le Père a engendré un Fils Dieu véritable et l'a nommé Emmanuel. Or Emmanuel s'interprète : Dieu avec nous* [6].

IV. — L'ATTENTE HUMAINE SURACCOMPLIE

Pour que la proposition précédente ne sombre pas dans la spéculation arbitraire, mais demeure intelligence de la foi, elle doit de nouveau être confrontée au récit scripturaire qui a servi de point de départ. La foi de Pierre s'est exposée en un dit qui attribue une dénomination à Jésus : LE Christ . . . et le reconnaît, par un génitif, en relation à son Père : . . . DE Dieu. Pareille formulation est fréquente dans le Nouveau Testament, où les divers noms possibles de Jésus sont le plus souvent associés à un génitif : « Christ, puissance DE Dieu et sagesse DE Dieu », ou à un possessif : « SON Serviteur » (*Ac 3,* 26). Génitif et possessif s'équivalent, qui dépassent l'opposition classique entre l'*esse ad intra* et l'*operari ad extra.* A Jésus, Dieu né DE Dieu, ils attribuent la manifestation de Dieu comme Dieu et associent le rayonnement de la divinité :

> Dieu, par la sagesse, a fondé la terre ; Il a établi les cieux par l'intelligence (*Pr 3,* 19). Il y a donc une intelligence de Dieu qu'on peut chercher dans le Christ Jésus, car tout ce qui est DE Dieu est en lui dans l'unité. Le Christ est la sagesse de Dieu, la force de Dieu, la justice de Dieu, la sanctification, le pardon, l'intelligence de Dieu. Il est un en sa personne, mais des appellations multiples, différant l'une de l'autre par leur contenu spirituel, s'appliquent à cette personne [7].

Il est cependant impossible de séparer le génitif inouï du dit de Pierre et les autres différences qui l'opposent au dit des foules. A la question : Qui suis-je ?, qui suggère une paternité autre qu'hu-

6. CYRILLE DE JÉRUSALEM, XIe *Catéchèse baptismale,* 14 ; *PG* 32/708A.
7. ORIGÈNE, VIIIe *Homélie sur Jérémie,* 2 ; *PG* 13/327.

maine, car tous savent qui sont et de qui sont fils les prophètes, deux réponses successives sont données. La première : (il est) UN prophète ressuscité, est dite à la troisième personne ; parole désengagée *sur* Jésus, elle le range dans la catégorie disponible de l'homme envoyé par Dieu pour porter sa Parole (*Jr 15,* 16). La seconde : (tu es) LE Christ DE Dieu, est dite au contraire à la deuxième personne ; parole adressée *à* Jésus, dans la droiture du face à face et l'engagement inconditionnel de soi, elle fait de lui l'unique de sa catégorie. Il est l'Oint annoncé (*2 S 7*), l'homme promis par Dieu pour apporter aux hommes la justice et la paix ultimes (*Za 9,* 9), l'alliance du peuple juif et la lumière des nations (*Is 42,* 6), mais sur un mode unique qui nécessairement rassemble, remplit et surpasse son attente, mode qui doit être relié à sa relation unique et suréminente à Dieu.

L'opposition réside moins dans la dénomination, puisque Jésus est aussi LE prophète ultime (*Ac 3,* 22), que dans la forme ou manière dont la dénomination est attribuée à celui qu'elle permet d'identifier. Par l'emploi de la deuxième personne, de l'article défini et du génitif, la forme de la foi est le débordement de la dénomination utilisée : celle-ci recueille l'attente d'Israël, élu en vue des Nations, celle-là marque le remplissement et le dépassement de l'attente. Ce qui fut nommé plus haut : redoublement et renversement du « plus » se donne donc, dans la forme, comme *sur-accomplissement* de l'Ancien Testament qui consignait l'espérance de l'homme. Que faut-il entendre sous ce nouveau vocable ? La foi de Pierre suppose une image d'attente, un contenu de représentation : l'homme sur qui devait reposer l'Esprit de Dieu (*Is 11,* 1 s. ; *61,* 1) pour qu'il rendît leurs droits aux pauvres et aux opprimés (*Ps 72*). Comme les cinq pains et les deux poissons de la multiplication des pains (*Lc 9,* 13), l'image est remplie et surpassée par la singularité qu'elle vise grâce à sa forme. « La chose excède la signification du nom » [8] et la foi se sert de l'image comme d'un tremplin vers plus haut. Elle passe outre l'image mais ne l'abolit pas, *elle passe outre et dans l'image.* N'étant ni fixation ni suppression de l'image — semblables affirmation et négation pures seraient incroyance —, elle est comme la fluidification de l'image, sa transparence au mouvement de la forme. La foi attend un attendu qui *rassemble, remplit* et *surpasse* l'attente.

Accomplir, au sens déployé par les trois verbes en italiques, est un mot-clé du Nouveau Testament, spécialement de saint Luc. Jésus n'est pas venu comme un aérolithe sur une terre rase mais dans un peuple qui attendait et savait que son attente provenait d'une promesse inébranlable de Dieu. Sans ce préalable du monde déterminé

qui précède tout homme à sa naissance, Jésus ne serait pas le Sauveur de tous les hommes et ne pourrait pas les reformer de l'intérieur, les guérir de leur faiblesse. Mystérieusement habité par un Autre, il s'est toujours défini comme celui qui vient accomplir la volonté de Dieu son Père (*Jn 4,* 34). Et cette volonté n'est point arbitraire, qui donne pour modèles à Jésus les hommes, particulièrement les justes qui souffrent et prient les Psaumes [9], elle le place sous un « il faut » qui récapitule cela que déployait l'Ancien Testament en approfondissant continuellement la promesse. Comme Jésus seul déchiffre cette nécessité et obéit à son Père en lisant infailliblement les Ecritures anciennes, sa relation inouïe au Père est inséparable de la relation de Dieu avec les hommes, de la manière unique qu'a Dieu de susciter l'attente d'un salut qui la débordera. Jésus est *son* Christ et *notre* Seigneur, lui-même remplit et surpasse si bien notre attente que le mouvement que nous accomplissons vers lui, et par lui vers le Père, *appartient* à la divinité même de Dieu.

V. — LA LUMIÈRE DE PÂQUES

Revenons une dernière fois au récit de saint Luc. Entre l'incroyance de la foule et la foi de Pierre, formes et dénominations diffèrent. Mais, si la forme de la foi joue sur toutes les dénominations néo-testamentaires de Jésus, il reste que Pierre emploie une dénomination précise : le mot consacré par la foi de l'Eglise, et qu'il doit y avoir lien entre la forme et le titre de Christ. Saint Luc n'utilise pas n'importe comment les trois grands titres de Jésus : *Fils de l'homme* est toujours placé dans la bouche de Jésus, qui lit ainsi son chemin dans une figure symbolique d'attente (*Dn 7,* 13) ; *Fils de Dieu* est imprononçable par les hommes parce qu'il renferme le secret de la relation à Dieu ; *Christ* est le nom spécifique de la foi (*Ac 17,* 3) et porte le paradoxe du redoublement et du renversement.

Le contenu immédiat de représentation déployé par le nom de « Messie » est celui d'une puissance et d'une sagesse en pure continuité avec nos rêves de victoire et de domination (*Lc 22,* 25-26 ; *Ac 1,* 6 ; *Ps 2*). Le Messie doit être *le plus* sage, *le plus* fort, cela que nous projetons au sommet de notre espace imaginaire et qui ne suppose aucune négation : être au-dessus des autres. Sous cette présupposition, la mise en correspondance de Jésus, en son unicité,

9. Paul BEAUCHAMP, *Psaumes nuit et jour*, Paris, Seuil, 1980, p. 39 s.

et de la figure du Messie cesse d'être immédiate. Elle peut être entendue dans le sens de la pure continuité avec les rêves humains de puissance ou s'ouvrir sur le redoublement et le renversement : *scandalum crucis !* Dans les parallèles synoptiques de sa confession (*Mt 16, 22-23 & Mc 8, 32-33*), Pierre réagit à l'annonce de la Passion en régressant vers l'incroyance : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! » Il veut éloigner Jésus de cette mort en croix qui contredit l'image immédiate d'un Messie glorieux, ne comprend pas « les pensées de Dieu » et reste prisonnier des « pensées des hommes », il succombe à la tentation permanente de la foi. Son attitude explique sans doute la consigne de silence qui suit sa confession, et en fait une volonté, chez Jésus, de préserver les disciples de toute attente d'une victoire violente de Dieu sur la violence qui ravage l'homme. L'épisode renvoie dès lors aux apparitions pascales, au jour où surgira la vérité de la proposition de foi. « Nul ne peut dire : ' Jésus est Seigneur ' s'il n'est avec l'Esprit Saint » (*1 Co 12, 3*) : seul l'Esprit Saint, *Dieu dans sa troisième manière d'être Dieu,* donne à l'homme de surmonter l'ambiguïté de l'attente du Messie, ce qui veut dire : entrer dans le redoublement et le renversement du « plus ».

Le passage de l'incroyance à la foi, qui donne sens à la confession de Pierre, se produit le jour de Pâques, plus spécialement sur la route d'Emmaüs, quand deux disciples s'éloignent du lieu de la Passion (*Lc 24,* 13-32). A l'inconnu qui les rejoint sur leur chemin de doute et de désespoir, ils racontent comment la croix les a empêchés de voir en Jésus plus qu'un prophète :

> Ce qui concerne Jésus le Nazarénien, qui s'est montré UN prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, *comment nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné* à mort et l'ont crucifié. Nous espérions, nous, que *c'était lui qui allait délivrer Israël,* mais avec tout cela, voilà le troisième jour que ces choses sont arrivées (v.19-21).

La violence humaine l'a emporté sur la non-violence de Jésus ! Mais l'inconnu, avant « d'aller plus loin » (v. 28) et de disparaître dans «l'invisibilité » (v. 31) de Dieu, leur explique les Ecritures et leur montre la nécessité de la Croix :

> Ô cœurs sans intelligence, lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! *Ne fallait-il pas* que le Christ souffrît tout cela et entrât dans sa gloire ? Et, commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur *interpréta* dans toutes les Ecritures ce qui le concernait (v.25-27).

Jésus, en interprétant, redit l'obéissance au Père dans laquelle il a vécu et déchiffré infailliblement l'attente des hommes ; il répète

les annonces de sa passion (*9,* 21-22) et refait le geste de la Cène. Aussitôt, au moment même où il disparaît vers le Père, le cœur des disciples est retourné, leurs yeux s'ouvrent et ils s'en retournent à Jérusalem annoncer la Bonne Nouvelle : le Seigneur s'est éveillé ! En cette conversion, la reconnaissance de la Vie divine, par-delà cette vie nôtre limitée par la mort, et l'accueil de la nécessité de la Croix sont inséparables.

A Pâques, Jésus communique à ses amis le déchiffrement infaillible qu'il fit de l'Ancien Testament en y lisant la volonté paternelle de salut. Il suscite la foi en accomplissant, le premier, la mise en correspondance entre sa personne et les images de son attente. L'espérance humaine est rassemblée, remplie et surpassée par l'Evénement de sa croix glorieuse, par l'Amour qui va tellement « jusqu'au bout » (*Jn 13,* 2) que plus grand ne puisse être pensé (*Jn 15,* 13). L'Evénement n'est pas extérieur à ce que Jésus est, ni semblable aux accidents de notre histoire qui peuvent être ou n'être pas sans que nous soyons changés : Jésus en dit le sens lorsqu'il partage à la Cène son corps livré et son sang versé (*Lc 22,* 19-20). *Sa mission se récapitule si bien à la Croix que celle-ci coïncide avec le redoublement et le renversement du « plus ».* Car lui seul franchit le hiatus de la mort qui sépare l'homme de Dieu, Lui seul accomplit, sur-accomplit, le chemin de l'homme vers Dieu au-delà de toute chose et parole. Lui seul pouvait « inaugurer pour nous » une « voie . . . nouvelle et vivante à travers le voile, c'est-à-dire sa chair » (*He 10,* 20), Lui seul est, de toujours à toujours, le Fils qui connaît le Père (*Lc 10,* 22) et peut interpréter la révélation de son Nom au Buisson ardent comme le dévoilement d'une Alliance éternelle conclue avec l'homme. Dieu est « le Dieu *d'*Abraham, *d'*Isaac et *de* Jacob » (*Ex 3,* 6), « non pas un Dieu *de* morts mais *de* vivants » (*20,* 38), Dieu peut se définir par ce génitif parce qu'Il est, de toujours à toujours, le Père *de* son Fils, lequel est, tout aussi éternellement, *son* Fils.

Jésus seul peut révéler la philanthropie inouïe *de* Dieu que nous sommes radicalement incapables d'inventer et même de formuler. Il vit cette philanthropie, l'est en plénitude, étant le seul d'entre les hommes chez qui personne et parole coïncident, il la communique à ses disciples lorsqu'il leur apparaît à Pâques et leur « souffle » (*Jn 20,* 22) l'Esprit. Alors le mouvement de la foi, où se redouble et se renverse le « plus », en vient à reposer sur sa propre tournure de Fils vers Dieu toujours « plus grand » (*Jn 14,* 28). Croire, comme le fit Pierre en anticipation de la lumière pascale, est *le laisser demeurer et régner en nous,* laisser se déployer en nous la puissance de sa résurrection, laisser l'Esprit nous « configurer » à lui (*Rm 8,* 29). A Pâques, mort et résurrection de l'unique, la

relation suréminente de Jésus à son Père éclôt comme relation de filiation adoptive des hommes envers Dieu. A la suite de Jésus, nous pouvons et devons nommer Dieu : « notre Père » (*Mt 6, 9*) [10].

VI. — LE CHEMIN, LA VÉRITÉ ET LA VIE

Si la foi de Pierre, qui parle au nom de l'Eglise, est un don de l'Esprit Saint (*Mt 16, 17*), une participation à la conscience filiale de Jésus, le déploiement concret de sa résurrection, il suit nécessairement que Jésus n'est pas seulement *objet* de la foi, mais d'abord son *sujet*, son *témoin*. Il est « le chef de notre foi, qui la mène à sa perfection » (*He 12, 2*), « la vraie vigne » (*Jn 15, 1*) sur laquelle nous sommes greffés et hors de laquelle nous ne pouvons rien faire. De lui Paul peut dire :

> Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ; ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi (*Ga 2, 20*).

Au témoignage unanime du Nouveau Testament, la confession de la foi se produit à la suite de Jésus comme le parcours du chemin qu'il a ouvert en lui vers le Père plus grand. Elle vise ce chemin dans le redoublement et le renversement du « plus », le vise en « marchant *comme* il a marché » (*1 Jn 2, 6*), en *exerçant* concrètement ce chemin, en entrant filialement en cette relation au Père. La relation suréminente du Fils au Père *s'abrège* en quelque sorte dans les quelques années de la vie mortelle de Jésus. Ainsi la foi se tourne-t-elle *vers* Jésus, passant outre et dans toutes les images de son attente *vers* l'unicité du « génitif » et du « possessif » qui le rattachent à Dieu, elle se tourne aussi *avec* Jésus remplissant et surpassant par sa croix toutes les images de l'attente de Dieu. Paradoxe inouï : nous allons *vers lui* comme nous allons vers Dieu, car il est « la vérité et la vie » (*Jn 14, 6*), nous allons en même temps *avec* lui vers le Père, car il est « le chemin ». Autrement dit, la relation éternelle et suréminente du Fils au Père est à la fois cela qu'*attend* la foi par-delà toute attente et cela que *parcourt* la foi en s'élançant toujours plus loin vers le Dieu qui creuse son désir [11]. Le chemin a même dignité que le terme ; « qui m'a vu, dit Jésus, a vu le Père » (*Jn 14, 9*).

---

10. L'auteur a longuement développé et justifié les propositions des §§ IV et V dans *L'Inouï de Dieu*, tome I : six études christologiques, études V et VI (Paris, DDB, 1980). Les pages de cet article représentent une esquisse du tome II, en préparation.

11. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Vie de Moïse* ; *SC* 1bis, p. 102-112.

Comment lire, en sa démesure inouïe, l'identité du chemin et du terme en l'unique personne de Jésus, l'appartenance de la révélation de Dieu à sa divinité, de l'accès vers Dieu à Dieu même ? Comment approcher cette Bonne Nouvelle du cœur *de* Dieu transpercé par l'homme, et pour l'homme, sans la réduire, comme le firent saint Augustin et saint Thomas dans leur commentaire de ce passage johannique, en soutenant que le Christ est chemin *in quantum homo* et terme *in quantum Deus ?* Il semble qu'une piste s'ouvre à partir de l'indissoluble liaison, le jour de Pâques, entre la reconnaissance que Jésus est « Vivant » (*Lc 24,* 6) et l'intelligence de la nécessité de sa croix. Sa résurrection n'est point semblable aux trois résurrections qu'il opéra en faveur du fils de la veuve de Naïm, de la fille de Jaïre et de Lazare. Celles-ci ne sont que signes ou miracles, retours momentanés à cette vie qui est *en-deçà* de la mort, celle-là est réalité, passage à la Vie divine *par-delà* cette mort qui est *au-delà* de notre vie. Jésus est désormais présent d'une Présence qui se situe au-delà de ce que nous nommons présence et absence. Il ne rejoint pas les siens pour les consoler de sa mort par un simple retour à sa vie antérieure. L'homme souhaiterait que ses défunts redeviennent auprès de lui ceux qu'ils étaient avant, mais ce besoin n'est qu'une annulation magique de la mort. Si Jésus console vraiment les siens, s'il leur apporte la joie « que nul ne peut ravir » (*Jn 16,* 22) et la paix « qui surpasse toute intelligence » (*Ph 4,* 7), c'est en leur manifestant la nécessité de sa disparition vers Dieu. Lui, « le même » (*Lc 24,* 39), montre ses plaies et se rend présent comme celui qui s'absente vers l'invisibilité de Dieu, faisant route vers le Père toujours plus grand : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers le Père, car le Père est plus grand que moi » (*Jn 14,* 28).

Jésus fait passer ses disciples d'une absence *vide* à une absence *comblée,* les renvoie à son chemin d'autrefois comme tournure vers le Père, leur ouvre ce chemin comme voie permise et commandée vers Dieu au plus haut des cieux. Peut-être la formulation la plus rigoureuse de ce retour sous mode d'illuminer le départ, et de le rendre ainsi présent, est-elle donnée par saint Luc dans ce verset sur l'Ascension :

> Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder *vers le ciel* ? Ce *même* Jésus qui vous a été enlevé *vers le ciel* reviendra de la *même* manière que vous l'avez vu faire route *vers le ciel* (*Ac 1,* 11).

Le chemin *de* Pâques, qui franchit le hiatus et ne possède aucun analogue, s'offre comme le chemin *vers* Pâques ; l'ultime se communique gracieusement comme la route qui conduit vers l'ultime par-delà toutes les images possibles. Les disciples ne sont pas miraculeusement enlevés à la condition humaine, ils reçoivent au con-

traire si peu de privilèges « surnaturels » qu'ils seront persécutés *comme* Jésus. Ils vivent de Jésus et comme lui en faisant mémoire de la rencontre unique qu'ils firent autrefois de lui, ils voient la Gloire transparaître dans les quelques années de son chemin vers Jérusalem. Bref, *Pâques se donne comme chemin qui va vers Pâques,* Pâques rassemble, remplit et surpasse toute espérance d'homme.

VII. — DIEU AU-DELÀ DE DIEU

La foi chrétienne n'est pas une spéculation sur l'être de Dieu *en soi.* Participation à Jésus qui sur-accomplit, en son être-tourné vers le Père, le chemin de l'homme vers Dieu, elle n'est pas possession d'un concept ou d'une image de Dieu mais accueil du Chemin conjoint à la Vérité et à la Vie, ouverture à la route royale qui va *de* Dieu *vers* Dieu *en* Dieu. La foi entend le commandement : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi » (*Ex 20,* 3), et le sens plénier qui lui est donné dans le Nouveau Testament : « Dieu, personne ne l'a jamais vu, le Fils unique qui est, tourné vers le sein du Père, l'a raconté » (*Jn 1,* 18). Elle voit, en cette tournure, cela qui la rassemble, la remplit, la surpasse. Don du Saint Esprit, elle se sait *exercice* de la relation filiale ; située en un pôle de cette relation, elle ne peut la synthétiser de manière imaginative ou conceptuelle. La relation s'exerce, le chemin se parcourt, la vie se donne à la suite de Jésus, aimé inconditionnellement à cause de lui-même. C'est un être-avec Jésus, *via ad Deum semper maiorem,* une possibilité qui provient de l'humanité de Dieu en son appartenance à la divinité de Dieu. Et *la marche toujours plus loin avec Jésus vers Dieu se reconnaît marche vers Jésus toujours plus avant dans l'invisibilité de Dieu,* elle est sur-plus qui se reçoit du sur-plus inouï de la divinité de Dieu.

Aucune contemplation théorique ne tient devant le Dieu qu'annonce l'Eglise de Jésus : *credimus te esse aliquid quo nihil majus cogitari possit* [12]. Seule vaut la confiance inconditionnelle à donner devant le sur-plus divin qui advient sur le chemin de Jésus, intériorisé dans l'Esprit. En ce sens le mouvement tracé par les évangiles et recueilli, pour ainsi dire à l'état pur, par l'hymne aux Philippiens (*2,* 7-11) est indépassable. Mouvement de notre propre conversion, il appartient à la divinité de Dieu. Par-delà toutes les distinctions nécessaires de la réflexion, il faut alors oser dire que *Dieu est toujours plus Dieu,* que Dieu est au-delà de la déité, *Lui qui se mani-*

12. Anselme de Cantorbéry, *Proslogion,* II ; Schmitt I, p. 101.

feste encore plus Dieu à la Croix glorieuse de son Fils, en un « encore plus » qui est sa divinité elle-même :

> Il faut oser dire que la bonté du Christ a paru *plus grande et plus divine et vraiment à l'image du Père lorsqu'il s'est abaissé lui-même,* se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix plutôt que de regarder son égalité avec Dieu comme une « proie à ravir » et de refuser de devenir Serviteur pour le salut du monde [13].

Dieu est « au plus haut des cieux » quand Il s'abaisse jusqu'aux abîmes de notre perdition. L'Eglise ne proclame pas d'autre salut quand elle baptise tous les hommes « au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » (*Mt 28,* 19).

F 75006 Paris
14. rue d'Assas

Michel CORBIN, S.J.

13. ORIGÈNE, *Commentaire sur s. Jean,* I, 231 ; *SC* 120, p. 173-174. Cf. Karl BARTH, *Esquisse d'une dogmatique,* coll. *Foi vivante,* Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1968, p. 57.